

Les Odeurs de la ville ou la fable qui ne dit pas son nom.

Écrit par chaâbane Harbaoui

Vendredi, 22 Octobre 2010 15:20



Houcine Alwed, *Rawaih al madina*, (Les *Odeurs de la ville*), Sud Editions, « Ouyoun al Moassara », 2010, Tunis, 363 pages, prix : 13 DT, ISBN978-9938-01-021-3

Le parcours de Houcine Alwed, comme Professeur et critique de la poésie arabe classique, était déjà exceptionnel. Mais tout à fait prévisible depuis la publication de sa thèse sur Al Mutanabbi en 1986. C'était, à vrai dire, plus qu'une thèse académique, un point de vue ouvrant la poésie arabe sur la pluralité des lectures. Les autres essais sur Bachar et Abou Tammam l'ont conforté depuis dans un choix et dans une spécialité. Sur cette voie, Houcine Al wed, aussi exigeant dans sa démarche que régulier dans ses publications, cheminait presque seul. Le roman qu'il vient de commettre récemment le rend toutefois atypique.

Il a signé il y a, en effet, quelques mois chez Sud Editions son premier roman sous le titre de *Rawaih al Madina* (Les *Odeurs de la ville*). Surprenant revirement aux yeux de ses étudiants et lecteurs, surtout

Les Odeurs de la ville ou la fable qui ne dit pas son nom.

Écrit par chaâbane Harbaoui

Vendredi, 22 Octobre 2010 15:20

pour ses anciens collègues et amis. Ah le malin ! Il a troqué l'auguste voix professorale contre la plume du romancier-conteur ! C'est dire, avec autant de plaisir que de surprise, qu'on ne l'attendait vraiment pas sur ce terrain. Sans doute cet homme très discret pratiquait-il son péché romanesque depuis longtemps, mais en secret. Mieux encore, il semblerait, à la lecture de son roman, qu'il ait longtemps réfléchi et surtout travaillé sur sa forme avant de le livrer à l'éditeur. Ce premier texte publié, je soupçonne son auteur d'en avoir écrit bien d'autres qu'il se serait empressé de mettre dans son tiroir ou jeter à la poubelle. Houcine Alwed ferait partie de ceux qui, parce qu'ils ont une haute idée de l'écriture romanesque, rechignent à se faire publier et écrivent loin des regards, souvent dans une sorte de clandestinité. S'il a pris tout ce temps avant de s'exposer au regard public, c'est sans doute pour cette raison ou pour une autre du même ordre. En tout cas, son récit dégage, en plus des odeurs fortes de la ville, une grande ambition, bien réelle celle-là : écrire le roman autrement, le concevoir en dehors du narratif en usage. Et ce n'est nullement une prétention de jeunesse tardive, ni un projet doctrinaire à la Robbe-Grillet.

C'est un roman, mais d'un romanesque peu habituel, voire insolite. Une fable moderne de la même veine

que

la Route

de Cormac McCarthy et

Moudoun Al milh

d'Abderrahmane Mnif.

Rawaih al Madina

appartient à ces textes qui vous tombent sur la tête sans prévenir, qui ne ménagent pas votre confort de lecture

habituel, qui prennent même le risque de vous tomber des mains si jamais vous manquez

de souffle pour

pousser la lecture un peu plus loin que les vingt

Les Odeurs de la ville ou la fable qui ne dit pas son nom.

Écrit par chaâbane Harbaoui

Vendredi, 22 Octobre 2010 15:20

ou trente premières pages.

Tant pis pour vous si le texte vous file entre les doigts ou s'il

parvient, par la candeur amusée de son narrateur,

à vous flouer, à vous dévoiler en flagrant délit votre propre conformisme littéraire. Parce que

Houcine Alwed aime les épithètes et s'en sert généreusement, parce

qu'il s'impose le pari d'écrire uniquement

dans la langue du nez, on pourrait facilement

suspecter

son style de préciosité littéraire ou d'ornement rhétorique superflu. Surtout que le romancier se

fait manifestement aider par le professeur d'arabe. Celui-ci glisse à celui-là,

de temps à autre, une tournure

ou un phrasé narratifs hérités des anciens. Alwed ne s'en cache pas. De ces risques de

malentendus, de ces appréhensions initiales, il est conscient. Et il

ne s'en offusquerait pas.

En fait, il mise

sur une écriture persévérante qui,

pour mettre en place son univers spécifique, ne semble réclamer du lecteur qu'une disponibilité momentanée.

Mais le projet de Houcine AL Wed

qui émerge lentement au fil des pages ne tarde pas à vous séduire notamment par

le souci constant, patient, voire opiniâtre de faire des sections de son texte une partition

savamment maîtrisée tant au plan du style qu'au niveau thématique.

Le roman est en fait l'histoire d'une ville à travers ses effluves. Le narrateur, qui en est

originaire, raconte la vie de ses habitants

en analysant les odeurs qu'elle

exhale. Elle n'a pas de nom,

ni

ne sert de cadre spatial à une intrigue particulière. Cependant, on la reconnaît aisément tant sa

topographie est précise dans le roman. Si le narrateur

omet

souvent de mettre sur les lieux des noms propres, c'est qu'il se refuse au jeu d'identification

réaliste et appauvrissant. Cette petite ville du Sahel tunisien a

beau crier sur

tous ses toits ses spécificités qui la distinguent des cités voisines, elle a, un peu comme tout le

monde, son marabout, son marché hebdomadaire, sa vieille mosquée, sa prison et son bordel.

Elle est la parabole des autres villes. Elle est surtout la fable

de tout le pays. Le narrateur y joue surtout le rôle d'un gros nez

à l'affût des changements olfactifs survenus depuis l'époque coloniale jusqu'à nos jours. Les

mutations sociales,

politiques et économiques se mesurent à l'aune de ses narines toujours aux aguets.

De même, les odeurs changent au gré de l'air du temps. Pour

fixer dans le texte la gamme des émanations urbaines, Houcine Alwed malaxe les mots, triture

les qualificatifs et soigne ses reprises pour dérouler enfin, tel un radar ultra -son, le prisme

sensitif de l'odorat.

Les Odeurs de la ville ou la fable qui ne dit pas son nom.

Écrit par chaâbane Harbaoui
Vendredi, 22 Octobre 2010 15:20

Ainsi
l'auteur s'introduit-il, grâce à ce savoir-faire narratif,
dans
des contrées que nos romanciers ont rarement foulées.

Pourtant on parle beaucoup dans le roman d'Alwed. Le discours de son narrateur se nourrit d'un dire collectif où l'allégorie rejoint l'anecdote, où la rumeur, les qu'on- dira-t-on rivalisent avec les balivernes les plus saugrenues. Dans cette ville, on prête l'oreille aux sornettes, on débite sur les habitants des villages voisins, sur le compte des régimes politiques qui se succèdent les sobriquets les plus surnois. C'est que l'on a la langue souvent verte. Mais dans la bouche des uns et des autres, la verdeur des propos, à la tunisienne, opèrent comme une marque de distanciation vitale par rapport à soi-même et par rapport au vécu collectif. Comme si leur verdeur linguistique les protégeait contre les illusions répétées et les utopies de tout bord. La petite cité souffre néanmoins d'un gros complexe. Bien qu'elle soit de plus en plus urbanisée, on lui dénie le statut de ville. Et ses habitants de s'enflammer trop vite à la défendre contre la hargne de ses détracteurs ; ils font tour à tour l'apologie de la vieille mosquée, de la prison locale et du bordel colonial en les présentant comme les vestiges d'une urbanité ancienne confortée par une modernisation technologique. Bien qu'ils soient fiers de leurs ancêtres et qu'ils en rajoutent pour les valoriser, ils ne sauraient enterrer tout à fait les histoires scabreuses et surtout peu glorifiantes qui furent, dirait-on, à l'origine de leur petite cité. La légende noire du fameux Younes Ben Ghanma, brigand et gouvernant de naguère, hante encore les esprits. De l'ère coloniale à celle du Renouveau en passant par l'époque de l'Indépendance, on se méfie muettement de l'administration centrale et de l'autorité sous toutes ses formes, comme de la peste.

La fable s'achève sur une vision apocalyptique quand la Sebkhah déjà très polluée est totalement abîmée par des forages pétroliers à l'abandon. Elle déverse sur la région ses odeurs putrides et ses poisons mortels causant la mort de ceux qui n'ont pas eu le temps de désertier la maudite cité. Si dans

Rawaih

al madina

Les Odeurs de la ville ou la fable qui ne dit pas son nom.

Écrit par chaâbane Harbaoui

Vendredi, 22 Octobre 2010 15:20

l'histoire prend fin, le récit

demeure inépuisable tant il se fait l'écho de l'Histoire sérieuse, de la légende et des pots-pourris. Son narrateur nous nargue à nous répéter au début de chaque chapitre qu'il ne décrit pas (ou n'aime pas décrire) les odeurs de sa ville tout en les décrivant. L'usage intensif qu'il fait de la prétéition, de la litote et de l'allusion amplifie considérablement les pages narratives encore inexplorées et promises à d'autres romans.

Chaâbane Harbaoui